

À ta place

Du même auteur

L'Inattendue

Éditions du Rouergue, 2003

En douce

Éditions du Rouergue, 2004

Pocket, 2006

KARINE REYSSET

À ta place

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.87929.964.8

© Éditions de l'Olivier / Le Seuil, 2006.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

à Olivier, merci.

I

Je fais l'inventaire, scrupuleusement compte le nombre d'exemplaires par titre et sur un bon de commande vierge note au crayon à papier. *Canari* : 3, *Perruche* : 6, *Hamster* : 10, *Plantes d'aquarium* : 1. J'ai peur de me tromper, pourtant je me trompe rarement, mais j'ai toujours dans ma poche ma gomme prête à effacer. Je fais tourner le grand présentoir métallique. *Le Grand Livre de la tortue*, *L'Élevage des poules*, *La Psychologie du chat*. Depuis le temps, je ne prête plus attention à la moquette grise sur les murs, au lino sans couleur, aux armoires en fer déglinguées, non, pendant huit heures, je reste concentrée, je ne pense pas au reste. *Réussir son potager*, *Clématites*, *Le Jardinage biologique*, *Les Bonsaïs*.

Le téléphone sonne. À chaque fois je sursaute, pourtant cela fait partie de mes attributions d'y répondre. Je prépare ma voix, ma voix d'hôtesse.

– Allô, Gantok Éditions.

– Bonjour, je voudrais parler à M. Dabernet, s’il vous plaît.

C’est une voix au débit rapide, assurée et charmeuse à la fois.

– De la part ?

– Mlle Vanessa Sanders, il attend mon appel.

Je suis de moins en moins aimable, je m’en rends bien compte. Elle veut confirmer son entretien du lendemain. Pour le stage. Mon cœur fait des sauts hors de ma poitrine, je réponds que je n’avais pas vu, sa ligne est occupée, je l’invite à rappeler dans une heure. D’ici là, je serai partie, M. Dabernet branchera le répondeur pour ne plus être importuné. J’ajoute qu’à ma connaissance ce n’est plus d’actualité. Elle a l’air déçue, ne semble pas me croire, mais je m’en fous, je lui raccroche au nez pour abrégé. Je n’aime pas ça du tout, nous n’avons besoin de personne M. Dabernet et moi. Je retourne au présentoir, tout se brouille. Je vais mettre un peu d’ordre sur mon bureau, donner un coup d’aspirateur, nettoyer l’évier. Le ménage, le rangement me calment.

Après mon croissant aux amandes de cinq heures, je passe ma commande de fournitures sur Internet, c’est mon petit plaisir, mon péché mignon, auparavant j’ai sélectionné, comparé les stylos, les pochettes, les boîtes d’archives, les ramettes... Je ne dépense pas à tort et à travers, je fais des économies de bouts de chandelles,

trouve des stratagèmes pour rentabiliser les investissements, aussi modiques soient-ils.

Dix-huit heures, je salue M. Dabernet. Il lève à peine les yeux vers moi. Nos bureaux sont séparés par le hall de l'immeuble, c'est peu commode mais ça m'arrange, chacun chez soi et les vaches sont bien gardées. Je claque la porte cochère. Arrivée à l'angle de la rue Chaptal et de la rue Pigalle, je reviens sur mes pas pour vérifier un à un les trois verrous. Chaque soir c'est le même cirque, la même limonade, je ne peux m'en empêcher, c'est comme une maladie.

Je flâne un peu, ça ne sert à rien de courir aujourd'hui, je me sens vidée, essorée. Je m'engouffre dans la bouche de métro, sous terre j'ai l'impression d'étouffer. À peine entrée dans la rame, les microbes me sautent à la gorge. Je ferme les yeux, plus que deux stations. À plusieurs reprises, je manque de tomber, mais je refuse d'agripper la barre. Pour sortir, je marche sur quelques pieds, j'entends des plaintes étouffées.

Le chat gratte à la porte, me saute au cou. Je me lave consciencieusement les mains, puis je prends mon bol, très beau, japonais, y verse la poudre en grosses quantités. Je reste debout, sinon je sais c'est foutu, une fois assise je ne me relèverai plus. J'allume les bougies,

les photophores, les guirlandes électriques, mon studio est une église, un sapin de Noël. J'enclenche la cassette, c'est une série avec des amis, elle me fait du bien. Je m'installe sur le matelas avec mon thé brûlant sur le sol, mon bol de Blédina cacao. Après je ne bouge plus, j'attends que les grumeaux fassent leur effet. Tout à coup mon regard s'arrête, mon répondeur clignote, je n'avais pas remarqué. J'éteins les lumières, souffle une à une les bougies.

Dans le noir, « bip bip », séquence de deux signaux lumineux qui se répètent. Le premier c'est ma mère, je m'en doutais, c'est pour ça que je ne voulais pas écouter. Sa voix me donne la nausée, sa voix mielleuse et sèche me ratatine. Ça clignote encore, un signal rouge qui bat lentement. Je prends une longue inspiration.

– Mlle Bolange, pourriez-vous me rappeler, c'est assez urgent... c'est au sujet d'une de nos patientes, Sandrine. Nous avons trouvé votre nom sur elle. Par téléphone, c'est assez délicat, mais vous pouvez nous être fort utile, je vous expliquerai. Appelez-moi très vite, le numéro c'est le... J'oubliais, je suis le docteur Pintao du centre... (nom incompréhensible).

Je m'assois, compte jusqu'à treize avant de me relever. Dans la cuisine, à nouveau faire bouillir du lait, verser en pluie les flocons d'avoine jusqu'à obtenir un mélange

compact, incorporer de la cassonade, beaucoup, verser dans l'assiette creuse, ajouter de la confiture de framboises, se brûler les lèvres, continuer quand même à manger.

Vomir, se passer la tête sous l'eau en se mouillant un peu les cheveux, se frotter le visage avec une serviette en se regardant dans la glace. Y voir combien on est blanche. On dirait que j'ai vu un fantôme.

Je remue des papiers, brasse du vent. Je me connecte, Tristan me propose un rendez-vous qu'il me promet *torride* sur la toile. Je le laisse à ses rêves humides, mets un disque. Je m'affale sur le canapé, sonnée. La voix du chanteur s'élève.

Je parle à des gens qui ne sont pas là,

Si je dois faire le compte des gens qui sont en moi.

Mais il n'y avait que toi, Chloé, car c'est ainsi que je t'appelais et non pas Sandrine. Sans toi j'étais vide. Les souvenirs sont des bonbons enveloppés dans du papier brillant qui crissent sous les doigts, bonbons acidulés qui fondent sous la langue. J'en prends un dans le tiroir, il est bleu, je ferme les yeux, il a un goût de bruyère, de curaçao, des poissons passent entre mes dents, ce bonbon est salé, un peu amer. Le suivant est noir, de suie, de charbon sur les yeux, ses cheveux noirs, il a un goût âcre et poivré. Je choisis un rose couleur chair, pour le faire passer, sa peau était si douce. Le jaune citron tire

À TA PLACE

sur le vert, comme les cheveux de sa poupée de chiffon. Le vert me rappelle la mousse des rochers, de la lande, des bocages et de cette autre couleur sur ses cheveux. Le bonbon à la cerise, les flammes des feux de joie, le carmin de ses ongles, de sa bouche. L'orange m'évoque le canari de ma mère. Le gris a un goût de cendre.

Je suce les bonbons un à un, les croque pour que Chloé revienne petit à petit, reprenne toute la place. Certains ont mal vieilli, ont un goût de poussière, pelucheux, couverts de moisissures, ayant perdu de leur éclat, de leur moelleux, de leur douceur. Et puis je les fourre tous dans ma bouche, et ça fait un marron immonde. Tous ces bonbons, c'est trop d'un coup, je manque d'étouffer.

Quand le réveil a sonné, je venais juste de m'endormir. Je me suis repassé le message en boucle toute la nuit, je l'ai archivé, ai noté le numéro sur un ticket de concert, dans mon carnet d'adresses et sur un agenda à la date du 21 septembre. J'ai mis un temps fou à me préparer, je me suis traînée jusqu'au bureau. M. Dabernet n'est pas là, et c'est tant mieux. J'écoute les messages laissés sur le répondeur dont un de la prétendue stagiaire, relativement désespéré, un sourire aux lèvres je m'empresse de l'effacer. Je consigne les appels dans le cahier prévu à cet effet sauf celui précité, persiste et signe. Ensuite je récupère le courrier dans le hall d'entrée. Ouvrir, trier, préparer liasse de chèques pour dépôt banque journée.

J'attrape une pile de bons de commande remplis par notre équipe commerciale, deux représentants qui se partagent la France de manière horizontale, vont de jardinerie en animalerie tenter de vendre nos livres,

compter les stocks, établir le réassort. Je ne les connais pas, mais je sais où ils dorment, ce qu'ils mangent, ce qu'ils aiment boire, c'est moi qui m'occupe de leurs notes de frais. *Ibis, Logis de France, Kyriad, Balladins, Campanile, Flunch, Courtepaille, Maître Kanter, Formule 1.*

Je lance la photocopieuse. Le bruit me berce tandis que s'impriment les étiquettes d'adresses. Je les colle en bas à droite sur les enveloppes en papier kraft. Il y en a cinq cents, c'est long, ce n'est pas dérangeant, j'ai mis de la musique.

Sur un Post-it, M. Dabernet me demande de faire une relance clients. Il m'énerve quand il me prend pour une imbécile, une incapable, cela fait presque six ans que je travaille ici, je sais ce que j'ai à faire.

Je marche d'un pas rapide jusqu'au salon de thé, je prends une part de cheese-cake avec de la crème anglaise. J'entends le clapotis de l'eau, à côté du fauteuil crapaud déglingué un ancien bassin de hammam aux carreaux bleus et turquoise a été conservé. Au fond, des tas de pièces jaunes pour autant de souhaits rouillés.

À mon retour, la photocopieuse émet un bruit strident de feuilles compressées, et le téléphone n'arrête pas de sonner. Je crie un bon coup, me vide les poumons, de toute façon personne ne peut m'entendre. J'entreprends d'ouvrir le cœur de la machine, de lui fouiller

les entrailles, et là, là ça remonte, l'angoisse l'émotion la joie. Il faut que Chloé revienne dans ma tête en douceur, sinon elle va implorer. Je laisse tout en plan, mes mains pleines d'encre essuient mes yeux, du noir plein les yeux, prise de court, je n'avais pas pleuré depuis si longtemps. Les vannes se sont ouvertes, j'avais pourtant tout colmaté, j'ai tellement pleuré quand je l'ai perdue, après je n'avais plus de larmes, je lui avais tout donné.

– Qu'est-ce qui vous arrive, Cécile ?

Je lève mes yeux charbon, je dois avoir l'air pitoyable, à terre devant la photocopieuse éventrée, mes joues marbrées, mes larmes qui coulent. Je réponds, c'est personnel, tout ce que je veux c'est prendre l'air une heure ou deux. M. Dabernet me rassure, le mailing peut attendre, puis tousse, signe qu'il est gêné :

– Je ne vous en ai peut-être pas parlé, mais j'ai sans doute trouvé une stagiaire. Elle s'appelle Vanessa Sanders. Elle n'a pas cherché à me joindre ? Elle pourrait vous donner un coup de main, elle a l'air brillante et très débrouillarde.

Je blêmis, trouve refuge dans les toilettes, vomis, ça devient une habitude. Je suis morte de honte. Si seulement je pouvais m'évader par la fenêtre, je le ferais. Avant j'aurais réussi, je veux dire avec Chloé.

– Si vous ne répondez pas, je vais être obligé de forcer

la porte, crie presque M. Dabernet en tambourinant comme un forcené.

Dehors je me sens déjà mieux, mes larmes tariées, je vais jusqu'au musée, c'est minuscule, un jardinet avec des roses, des chaises et des tables en fer forgé. Je viens souvent le midi me noyer dans les cris d'enfants provenant de l'école à côté. Je sors le billet de concert froissé, vérifie le numéro même si je le connais par cœur.

Pendant la conversation, je ne suis pas vraiment là, ma voix formule des questions, des réponses, mais c'est comme si je me dédoublais, je suis très haut, au-dessus du jardin dans les voix d'enfants, au-dessus des roses agonisantes et des arbres qui commencent à prendre des couleurs.

Je raccroche, je respire beaucoup mieux, je sais ce que l'on attend de moi. J'ai dit, enfin je crois, je l'ai noté du moins : « Je vais réfléchir, mais il y a de grandes chances pour que je vienne demain. » Et comme le docteur Pintao insistait, j'ai ajouté : « Oui je vais venir, vous pouvez lui dire si ça lui fait du bien. »

Je dévale la rue Notre-Dame-de-Lorette, cours jusque chez moi. Je suis bien trop excitée pour retourner travailler, à dire vrai ça ne m'a même pas effleuré. J'ai autre chose à faire, je dois me préparer à revoir Chloé, sinon je ne vais pas tenir le choc, je le sais, je ne suis pas si forte que ça.

C'est un parc avec des arbres, des pelouses, des allées de gravier blanc, des bancs, des transats et quelques tables avec des chaises autour. C'est l'été indien ou presque. J'avance comme à reculons, j'ai envie de faire l'itinéraire à l'envers : village dans le fin fond de l'Essonne, petite route de campagne, puis le bout d'autoroute, la nationale 7, le boulevard, les rues pavées, la maison en meulière de ma grand-mère où je récupérerai mon chat en échange des clés de la Twingo vert amande climatisée et toit ouvrant, ensuite bus jusqu'à la gare de Juvisy, RER D, ligne 12, station Notre-Dame-de-Lorette.

Chloé se promène dans le parc, c'est ce qu'on m'a dit, mais les malades les patients les fous les vacanciers ici se ressemblent un peu tous. Ils marchent par paires dans les allées en se donnant le bras, en se tenant la main. Un même halo les entoure, comme une aura, et

moi aussi, je me sens enveloppée comme si je marchais dans du coton. Sans doute à cause des cachets que j'ai pris hier.

J'ai passé une longue jupe violette, un chemisier noir presque transparent, je me suis maquillée un peu. J'ai fait des efforts, je ne peux pourtant cacher tous ces kilos, et puis me reconnaîtra-t-elle avec mes cheveux châtain ? Je préfère penser à des choses comme ça, j'oublie l'essentiel le principal en chantonnant, le casque sur les oreilles, sinon le silence est assourdissant. C'est faux, on entend des oiseaux, des cris, des rires, le ronronnement d'une tondeuse, un tracteur au loin. Les graviers crissent sous mes pieds, je ne suis pas préparée, l'angoisse est enroulée dans mon ventre comme un serpent long et gluant, si j'y plante un couteau des vers luisants se déverseront frétilants sur le sol, y laissant des traînées humides et collantes.

J'ai dû tourner en rond, me voilà revenue au point de départ. Le docteur Pintao m'intercepte.

– Vous l'avez vue ?

Sa question met un certain temps à parvenir à mon cerveau, tandis que je fixe le bout de mes chaussures blanchies. Je finis par bredouiller :

– Non, je n'ai pas trouvé Chloé. (Et comme il feint de jouer l'étonné, je rajoute.) Je ne l'appelais jamais

Cet ouvrage a été composé par
IGS-CP à L'Isle-d'Espagnac (16)
et achevé d'imprimer par Corlet Imprimeur S.A.
14110 Condé-sur-Noireau
Dépôt légal: mars 2006. N° 505
N° d'imprimeur: 00000
Imprimé en France

